

François Fédier, un philosophe d'exception

"Aucun professeur de philosophie, ni en terminale ni durant mes études à l'université, ne fut pour moi un maître capable de m'ouvrir à un réel rapport à la philosophie. Je l'ai pourtant cherché celle ou celui qui pourrait me montrer une direction qui puisse orienter mon existence et me mettre en rapport avec le « métier d'homme ». Comme j'avais faim, comme j'avais mal. J'errais.

Tout mon être était arc-bouté. On me mentait, je le savais bien. Je le sentais. Personne ne vint. La philosophie fut pour moi un blâme, un simple jeu de constructions et de débats. Un labeur sans âme. Je pressentais néanmoins, à travers la lecture de Nietzsche et de Heidegger, autre chose. Un envol dans le sérieux le plus originaire, mais sans avoir assez de ressources pour y entrer, de moi-même, décidément. Privé de ressource. Comme devant un livre dont je ne connaissais aucune lettre.

Il y avait bien un ou deux professeurs engagés dans un travail, mais qui n'ouvrant pas sur un chemin, se montrait simplement comme le témoignage de leurs propres décisions. On restait toujours à la lisière de la forêt. On n'y entrait pas. On faisait même comme si elle n'existait pas. (...) Je devins professeur de philosophie. Je n'osai aller jusqu'à l'essentiel avec mes élèves qu'à la toute fin de l'année, parlant seulement alors de Heidegger librement, amoureuxment — voyant de plus en plus clairement la ressource que son chemin ouvrait. Le secret inapparent de toute philosophie dans la différence de l'être et de l'étant. Non une pensée sur quelque chose, une idée de plus pour savoir si l'homme doit faire ou non confiance à ses passions, s'il est ou non libre, etc.

Je restais sur ma réserve, pressentant qu'il serait sans doute préférable que je n'en parle pas trop pour qu'ils puissent avoir une note convenable au baccalauréat. Je n'avais aucune idée de ce que pourrait être un cours de philosophie. Pas d'exemple. Ce que je voyais, un professionnalisme harnaché. En vérité, je ne savais nullement m'y prendre. Et je ne savais pas comment les aimer. Et j'en étais malade. À l'écart.

C'est dans ce contexte que je fus convié à un stage de formation pour les maîtres-auxiliaires. La bêtise des exercices organisés par des « spécialistes en science de l'éducation » était accablante. L'autre professeur de philosophie présente à cette session semblait comme moi atterrée par la doxa qu'on nous assénait. Nous en vîmes à parler ensemble sans nous préoccuper plus avant des petites maisons à construire avec des cubes de couleurs censés nous permettre de comprendre comment un énonciateur A doit transmettre un message B à un récepteur C — exercice qui, nous disait-on, devait nous permettre de comprendre la vérité de la transmission et de la pédagogie...

Nous parlâmes dans notre coin de Platon. Je n'y avais pas compris grandchose jusqu'ici. Alors je répétais des choses. J'en savais certes des choses, mais en fait tout l'essentiel — le souffle qui porte la pensée de Platon — me restait inconnu. J'avais beau avoir lu le Phèdre plusieurs fois et le commentaire de Derrida qui lui est joint dans l'édition Garnier-Flammarion, j'étais bouché. J'étais encore un peu naïf car je croyais sérieusement alors que Derrida pouvait ouvrir à une entente de Platon — son texte n'était-il pas publié

avec le texte de Platon lui-même et ne nous avait-on pas conseillé avec insistance de le lire ? J'ignorais l'impasse où conduit Derrida qui, sous prétexte de nous libérer du passé, le niait, l'oblitérait ou plus exactement le saccageait. Je mis quelque temps à comprendre que c'était aller à contresens, par un excès de vitesse, du souci véritable de Heidegger qu'il prétendait pourtant doubler sur sa gauche — ce qui est, si j'ai bien compris le code de la route, particulièrement peu recommandé.

Nelly Gillard me dit quelques paroles qui firent effet de séisme. Chez Platon nul dualisme entre monde sensible et monde intelligible. Sortir de cette lecture scolaire et si peu philosophique. Je n'avais jamais entendu parler ainsi. Elle m'indiqua des exercices de métaphysique que lui avait fait faire son professeur. Regarder. Oui, la philosophie n'est pas un exercice de l'entendement mais du regard. Non pas exactement comme lorsque nous regardons un tableau, mais dans une vive affinité avec cette épreuve. Voir en traversant l'impossibilité de voir où nous sommes généralement plongés. Des « exercices de métaphysique » pour voir ? Elle me les faisait faire, elle me montrait comment prendre en vue l'eidos de quoi que ce soit : une porte, une tasse, un arbre, un chat, un homme, la justice... En le faisant, quelque chose s'ouvrait du monde qui apparaissait sous un jour nouveau... sur-le-champ... Le travail philosophique semblait tout autre que celui que j'avais jusqu'ici entrevu... Monde sensible, monde intelligible... blablabla. Haine du corps. Blablabla. Il n'avait rien d'un effort étroitement conceptuel, c'était un mouvement qui dépendait d'une manière d'être. Alors la philosophie, c'est vraiment sérieux ?

Ce que m'avait montré Chögyam Trungpa, la possibilité que la pensée soit une expérience qui change le rapport à tout ce qui est dans une ampleur dépouillée de tout artifice et de tout souci de saisie semblait, d'une manière certes toute différente, possible au coeur même de l'Occident... Son professeur, me dit-elle, se nommait François Fédier. Elle me prêta ses cours. Je ne fis aucun rapprochement avec l'homme vu à la télévision lors d'une soirée consacrée à Heidegger. La manière dont l'émission s'était déroulée, si elle n'avait pas mis en doute l'énormité de la pensée que je savais être celle de Heidegger — il faudrait être sans habileté aucune dans le voir et l'entendre pour ne pas s'en rendre compte immédiatement —, avait produit un fâcheux effet en présentant François Fédier comme le « gardien du temple ». Je m'étais aussitôt dit, par un réflexe dont j'ai honte, « un gardien du temple ne peut dire le vrai ». Je n'avais aucune idée de ce que pouvait être la violence mortifère de l'insidieuse cacologie et en fus victime.

Ayant achevé ma lecture des cours, je pris mon courage à deux mains et lui écrivis une lettre. Je ne savais que dire et les quelques phrases que je traçais étaient bien maladroitement.

François Fédier me répondit néanmoins un petit mot accueillant où il m'indiquait les horaires des cours qui se déroulaient au Lycée Pasteur à Neuilly-sur-Seine. À la rentrée suivante, le premier cours où je pus me rendre commençait à huit heures le jeudi matin. J'arrivai à sept heures devant les grilles du Lycée. Je m'étais tenu le raisonnement suivant : « Je n'ai jamais lu un cours comme celui-ci. On y trouve à la fois la rigueur la plus haute et la tendresse la plus entière. Et surtout, c'est un cours nous prenant exactement au niveau où nous sommes, expliquant sans cesse tout. À la Sorbonne, le dessèchement règne et chacun de mes camarades le reconnaît. Cette classe où enseigne François Fédier est sans doute l'endroit où l'on travaille le plus sérieusement à Paris. Il y aura foule.

Un peu avant huit heures, les portes s'ouvrirent. Je me repérai comme je pouvais dans le dédale des couloirs et j'arrivai dans la salle. Six élèves étaient présents en tout et pour tout. Ce fut une grande leçon, une transmission du sens de la solitude qui frappe en notre temps celui qui se met au travail pour de bon. Oui, il existe des gens qui travaillent sérieusement — et ce dans tous les domaines. Mais oui, vous n'en avez aucune idée et tout est fait pour qu'il en demeure toujours ainsi. Dès qu'un penseur, un poète, un peintre sort du lot, que sa parole commence à résonner, il est embrigadé dans l'histoire et sa parole est ainsi lessivée. On l'ânonne.

Au fur et à mesure du cours, je compris que je venais de trouver ce que j'avais cherché toute ma vie. J'y retournai une fois par semaine, car les autres jours, j'avais moi-même à donner cours. Cela ne tombait pas bien. Aussi, l'année suivante, décidais-je d'arrêter d'enseigner et de trouver d'autres manières de conduire ma vie. Je mis aussi de côté la rédaction de mon doctorat, résolu de m'engager tout entièrement dans cette aventure philosophique. Enfin ! Enfin une parole ! Enfin des mots qui parlent. Jamais je n'ai ressenti au Lycée Pasteur ce lourd ennui qui m'accable dès que les gens s'écoutent parler et versent des idées sur moi comme un seau d'eau sale. J'ai longtemps vu cela et cela seul. Le reste m'importait peu. Juste cela. Quelqu'un parle et chaque mot montre à découvert ce que nous cherchons à regarder, nous découvre jusqu'à lui. Il est entièrement possible, à chaque moment, de se hausser à la hauteur de la vérité de quoi que ce soit — ce que les Grecs ont su, nommant cette expérience, d'une manière inouïe, surprenante, du mot d'aléthéia, l'ouvert-sansretrait.

À tout homme ce possible est donné d'être en rapport à l'ouvert sans retrait.

J'hésite à employer ici le mot de « philosophie ». Ce que j'ai vécu à partir de ce moment ne ressemble en rien à ce que l'on nomme philosophie. Et donc toutes les idées que l'on peut avoir à propos de ce qu'il m'a été donné de vivre sont fausses. Il y a une puissance contre la philosophie qui est partout en marche et qui, pour mieux nous tromper, utilise son nom. La philosophie que j'ai vue à l'oeuvre au cours de François Fédier n'a par exemple rien à voir avec un exercice intellectuel, savant ou même brillant. Simplement apprendre à voir. À quitter absolument le règne bavard de l'opinion. Il y a ceux qui nagent dans les eaux des opinions et y voient des poissons de toutes les couleurs, en préfèrent certains selon, par exemple, leur histoire familiale, et il y a le regard philosophique que nous montrait François Fédier.

Voir repose sur l'équilibre entre une rigueur technique extrêmement aiguë et un enthousiasme phénoménologique, qui ne dépend d'aucun savoir mais d'un mode d'être amoureux et fidèle. Sa rigueur de l'explicitation détaillée, une manière de déplier le sens sans aucun présupposé sur ce qui est examiné. Mot après mot. J'avais été si frappé par l'imposture intellectuelle qui régnait à l'université où, dès le premier cours de première année, il était fait comme si nous savions tout Platon, Aristote et Kant, que le contraste me saisit. À la Sorbonne, avant d'avoir même écrit une ligne, prononcé une parole, j'étais coupable. Coupable de n'en jamais savoir assez, de n'avoir pas maîtrisé les outils de la philosophie. En classe de François Fédier, j'étais d'emblée à la hauteur de ce qu'il fallait considérer. Non pas que l'exigence fût moindre, tout au contraire. Mais elle était réelle. La difficulté la plus aride, la plus insurmontable pour peu qu'elle s'appuie sur la vérité, comment la refuser... comment refuser d'y

répondre.

La grâce phénoménologique de François Fédier consistait à déployer ce qui était en jeu dans le cours en faisant feu de tout bois, en pouvant faire n'importe quel détour pourvu que quelque chose se montre, pour de bon. Ce mélange, cet équilibre, donnait au cours un tempo unique, que je n'ai jamais retrouvé ailleurs, ni à aucun autre moment passé auprès de François Fédier. À première vue, le cours se déroulait très lentement. Et pourtant il y avait dans cette lenteur, lorsqu'elle était acceptée, une fulgurance surprenante qui provenait du déplacement entier qu'elle induisait par rapport à toutes les habitudes de pensée. C'est en ce tempo que, d'un coup, nous faisons un saut inouï, commotionnant, radical en la philosophie même.

Notre prétendu souci d'aller à l'essentiel est orienté par le même appétit qui nous fait consommer tout, sans jamais entrer en rapport à rien.

Tous les jours pendant les six années suivantes je suis allé suivre les cours de François Fédier. Tous les jours. Je ne suis pas allé au Tibet escalader l'Everest, rencontrer un saint caché dans une grotte, mais je suis allé au cours de François Fédier qui se trouvait, par un heureux hasard, à dix minutes de chez moi. Je sais que j'ai vécu une des plus grandes aventures de mon existence. Une des plus grandes aventures possibles. Une aventure d'une radicalité magistrale. Mais j'y allais simplement parce que j'y étais heureux. Enfin on ne me mentait plus."

Fabrice Midal in *Portraits de maîtres, Les profs de philo vus par leurs élèves* sous la direction de Jean-Marc Joubert et Gilbert Pons, CNRS Editions, 2008.